

LE CHOIX D'UNE FEMME

I.

C'était un vieux et sombre manoir que le château de Morenne. Il datait de la fin du moyen-âge, qui élevait lourdement ses constructions avec des blocs de granit, les flanquait de contre-forts, les arc-boutait d'une façon puissante, et jetait cependant autour des fenêtres, sur des pendentifs et entre les colonnades des balcons, ces guipures de pierre qui sont encore aujourd'hui l'objet d'une juste admiration.

Morenne réunissait donc la force à la grâce. Seulement, les murs avaient bruni; la flamme d'un incendie avait noirci les deux tourelles de l'aile gauche, et le marteau de 93, plus lourd que celui de Thor, le forgeron divin des légendes norwégiennes, avait brisé les trèfles, les figures d'anges et les arabesques décompées à jour.

La porte gardait les traces de balles, à côté de ses massives têtes de clous et de ses belles serrures: l'écusson mutilé n'avait pas été réparé, et le château accusait dans son ensemble cette pauvreté fière de la vieille noblesse qui laboure son champ l'épée au côté, mais qui dédaigne les emplois que le gouvernement lui offre pour la rallier.

Derrière le château s'étendait un immense jardin, dont l'unique jardinier avait grand-peine à défendre les allées de l'envahissement du pourpier et des herbes folles. Quelques corbeilles de fleurs rompaient seuls l'uniformité des grandes pelouses; une rivière paisible coulant entre deux allées de peupliers, séparait le parterre d'un parc dans lequel la hache n'avait jamais fait retentir ses coups destructeurs.

L'intérieur du château de Morenne répondait parfaitement à l'idée que l'on pouvait s'en faire.

Le vestibule donnait entrée dans l'ancienne salle des gardes, haute et sombre, et qui conduisait à une salle à manger pouvant contenir trois cents personnes.

Le salon de réception n'en était séparé que par des colonnes soutenant des arches de pierre, lesquelles laissaient retomber de lourdes tapisseries à moitié déteintes, rongées par le temps, les rats et l'humidité.

L'autre moitié avait subi les changements indispensables. On avait séparé en deux les vastes salles, posé des parquets; seulement les fenêtres gardaient leur hauteur démesurée, et la cheminée aux énormes proportions

paraissait encore attendre l'arbre colossal que l'on jetait jadis sur ses lourds chenets.

Du vestibule on passait dans la salle à manger, tendue de cuir repoussé et gaufré d'or, garnie de meubles dont le style précéda celui de la Renaissance.

Un salon plus moderne renfermait des bergères et des canapés genre Louis XVI; il y avait un trumeau sur la cheminée, des pastels dans des cadres à guirlandes surmontées de grands nœuds, un tapis en harmonie avec les ramages des rideaux de soie.

Une chambre à coucher formait l'extrémité du bâtiment. Cette chambre avait une entrée dans la tourelle ronde éclairée par des fenêtres étroites, garnie de petits carreaux entourés de losanges de plomb. Une table ronde couverte de livres, quelques buste sur des piédestaux de marbre vert, une horloge dans sa gaine, façon Boule, tel était l'ameublement du *retiro* de madame de Morenne.

Au premier étage se trouvait l'appartement de son fils, Marcellin de Morenne. Des meubles antiques, de belles armes venues de tous les pays et datant de toutes les époques, composaient le seul luxe du jeune homme.

Marcellin vivait seul avec sa mère dans ce sombre château, peu distant du bourg, et situé à quinze lieues de Lyon.

C'était une vie forte triste que celle de Marcellin.

De voisins, il en comptait un petit nombre; d'amis, il n'en avait qu'un et qui habitait fort loin. Pendant les années qu'il avait passées dans un des établissements de Lyon, pour y apprendre ce qu'il est reconnu qu'un jeune homme doit savoir de latin et de grec, il s'était lié avec Maurice Charrière, un charmant et joyeux garçon, fantasque, rieur étourdi, qui, au lieu d'exercer sa mémoire à retenir les vers de Virgile et d'Horace, dessinait Tityre et Corydon à l'ombre des frênes, et reproduisait des églogues qu'il devait traduire.

Il s'ensuivit que Maurice resta un détestable écolier, mais qu'il ne manqua jamais de remporter les prix de dessin.

Marcellin, au contraire, étudiait en toute conscience, faisait régulièrement ses versions et ses thèmes, composait un discours latin qui ne manquait pas de bon sens, et pouvait être cité comme un élève modèle.

D'un naturel paisible et doux, il faisait l'opposition la plus grande avec Maurice. Si Marcellin avait un moment de liberté, il en profitait pour se promener sous les tilleuls du jardin, en lisant ou en s'entretenant avec ses professeurs.

Maurice, lui, organisait les parties de barres et les guerres aux boules de neige; il écrivait des comédies pour les fêtes et des compliments pour les anniversaires. La caricature de ses condisciples illustrait ses dictionnaires. S'il savait par hasard une leçon, c'est qu'il l'avait lue par fantaisie.

Criblé de pensums, mal noté, mais aimé de tout le monde, il chérissait Marcellin, et se portait en toute occasion, près de ses camarades, son avocat et son défenseur.

La sympathie des deux enfants grandit avec l'âge.

Lorsque devenus jeunes gens ils abandonnerent le pensionnat, ils se quittèrent en pleurant.

La séparation devait être longue; les rapprochements, rares et difficiles, car la famille de Maurice ne voulant pas contrarier sa vocation artistique, se décida à quitter Lyon pour aller se fixer à Paris.

Marcellin, en rentrant au château de Morenne, ne devait donc y trouver que sa mère.

Madame de Morenne avait cinquante ans, une beauté grave et imposante, un caractère sérieux sans austérité. Elle avait su gagner et conserver la confiance de son fils. Il ne l'aimait pas seulement comme on aime une mère qui nous a nourri et élevé; il vénérait sa haute intelligence et sa rare vertu; il admirait sa grâce souriante, il reconnaissait la suprématie de sa raison, et se courbait sans murmure sous le joug facile qu'elle lui imposait.

Il acheva auprès d'elle cette seconde éducation de l'homme, si délicate et si difficile. Tout ce qui existe de fin, de pur, de charmant dans l'âme d'une femme et d'une mère, s'épancha dans son cœur. Elle retrouva pour ce fils aimé, la dernière des affections de sa vie, des éclairs de seconde jeunesse et le secret de dévouements nouveaux.

(La suite au prochain numéro.)

JOURNAL POUR TOUS

ALBUM LITTÉRAIRE.

Publié tous les Jendis à Ottawa, Ont.,

par P. NAP. BUREAU.

CONDITIONS DE L'ABONNEMENT:

Un an.....	\$0.50
Six mois.....	0.25
Un numéro.....	0.01

L'abonnement est strictement payable d'avance.

Toutes lettres, envois d'argent, etc., devront être adressés au soussigné.

P. NAP. BUREAU,
170½ rue Sparks, Ottawa